



# De temps en temps...

*Échos de lecture des documents archivés  
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique –  
Entre mémoire et avenir  
**Année 2009 – n°7***

**Siège  
Activités**

**Courriel  
Site  
Téléphone  
Compte  
Prix**

**APA-Bel – a.s.b.l.**  
Sq. A. Steurs 21/4, 1210 Bruxelles  
Bibliothèque Le Phare,  
935-937 chée de Waterloo, 1180 Bruxelles  
apabel@hiware.be  
<http://apabel.zeblog.com>  
02 791 19 66  
ING 310-1698823-51  
4 EUR

*Avec le soutien de l'Échevinat de la Culture d'Uccle*





## Table des matières

Avant-propos .....	4
Henri Descamps, <i>De mémoire de Papet</i> .....	5
Rosette Forret, <i>Cathy's Story</i> .....	6
Maximilien Philips, <i>Halloween 2003</i> .....	8
Danielle Wacquez, <i>Dialogue avec mes aïeules</i> .....	9
Danielle Wacquez, <i>Dialogue avec mes aïeules</i> .....	9
André Leroy, <i>Journal intime. Extraits à propos de lectures</i> .....	11
Anonyme, <i>Élégies pour une pervenche</i> .....	12
Anne-Marie Barella, <i>De ma plus tendre enfance à mon premier amoureux</i> .....	13
Jean Nicaise, <i>L'autobiographie confronté au document : les assassinats rexistes à Charleroi en août 1944</i> .....	14
Gisèle Bastin, <i>Mettre un pied devant l'autre – Récit de vie</i> .....	15
Raymond Du Moulin, <i>Récit de ma vie, Souvenirs d'un diplomate belge</i> .....	16
Maurice de Wée, <i>Souvenirs d'enfance – Journal 1924-1939</i> .....	18
Élise Ways, <i>Je – Récits de vie</i> .....	20
Jean Nicaise, <i>Le bonheur à l'koupett</i> .....	22
Geneviève Gailliard, <i>Cinq récits biographiques</i> .....	23
Vincent Dubois, <i>Entrer sans le vouloir en politique</i> .....	26
Geneviève Gailliard, <i>Autour de Jean-Jacques Gailliard</i> .....	28
Qui sommes-nous ? .....	30
Un réseau européen .....	32



## Avant-propos

Chère lectrice, cher lecteur,

Notre association a traversé une année 2009 houleuse, ce qui explique le retard de cette publication, dont nous vous prions de nous excuser. Toutefois, nous en sortons renforcés et décidés à maintenir le cap, dans la fidélité à notre mission : collecter les documents autobiographiques non publiés, les préserver de l'oubli en les conservant, les lisant et les commentant. Ainsi, notre fonds compte à ce jour plus de 175 dépôts !

Je rappelle que nos commentaires ou 'échos de lecture' sont fondés sur le principe du respect absolu du déposant et de son texte. Il ne nous appartient en aucun cas de nous substituer aux auteurs, de nous prononcer sur les opinions, la sensibilité exprimées dans les textes, d'en évaluer la forme. Nous voulons commenter en empathie, c'est-à-dire en maintenant un juste équilibre entre l'esprit critique qui permet de comprendre et l'identification qui permet de ressentir. Cette approche – difficile ! – constitue la condition indispensable pour que le déposant se sente en sécurité et nous accorde sa confiance.

Dans le même esprit, il ne nous appartient pas, en tant qu'APA-Bel, d'effectuer un travail critique sur nos archives, sous forme de recherche ou d'étude scientifique. Oui, nous sommes ouverts à tous les chercheurs, évidemment, nos membres peuvent s'appuyer sur le fonds dans le cadre de leur travail académique – mais non, cela ne se fait pas au nom de l'association mais en leur nom propre, parce que nous ne prenons jamais position sur un aspect quelconque des dépôts qui nous sont confiés. Le lecteur aura compris que le respect des auteurs a pour corolaire la volonté d'éviter la confusion des genres.

Le seul domaine dans lequel nous pouvons – et devons – exercer une activité scientifique, est celui de la *construction* de l'archive. L'étude effectuée il y a quelques années par les professeurs Beatrice Barbalato et Albert Mingelgrün, sur les formes de récit comme critère supplémentaire de classification (étude narratologique), se place dans ce cadre de construction du fonds. En effet, nous manquerions de rigueur si nos méthodes de classement n'étaient pas fondées scientifiquement, si nous ne tentions pas de les étendre et de les améliorer. Nous avons d'ailleurs des projets en la matière, sur lesquels nous reviendrons... au prochain numéro !

D'ici là, je vous souhaite une excellente lecture.

Rolland Westreich  
Président APA-Bel



## Henri Descamps, *De mémoire de Papet*

Tome 3, 2004-2005

90 pp. A4 en traitement de texte

[APA-Bel 20/3]

*Écho : Jean Nicaise*

Saga familiale ; décor : région montoise (Belgique), Languedoc, Guadeloupe. Deux rôles dominants. Déroulement chronologique, recherche d'un style original et d'une mise en scène soignée. Voilà *De mémoire de Papet*, sous-titre *Léa et Zoé Dufrane croisent au gré des vagues... portées par la plume de Henri Descamps*. Cette plume s'adresse directement aux deux vedettes, deux petits anges devant lesquels un charmant grand-père est en extase.

Les deux premiers volumes ont été distribués à d'autres échetiers. Je découvre le récit au troisième tome. On fête le deuxième anniversaire de jumelles nées après plusieurs années d'espoirs déçus. C'est le mois de juillet. Papet, Mamie, Maman et Papa, Lélé et Zozo partent en vacances dans l'Hérault. Itinéraire retracé.

Soleil, belle demeure en location, piscine. Les anges se transforment en naïades. À tour de rôle, les grands-parents et les parents visitent la région : Sète, son cimetière marin, celui où repose Brassens ; il a donné à M. Descamps le goût des mots et de la lecture. Les excursions s'étendent en Lozère et dans le Gard. Le couple de garde au « Triadou » s'émerveille des progrès des championnes de natation.

Le récit suit la croissance des petites de mois en mois. Lors du 29<sup>e</sup>, en décembre, départ pour la Guadeloupe que les parents fréquentent régulièrement, semble-il. Baptême de l'air. Pas très longtemps, en somme, après celui de l'église. Nouvelles baignades. Les angelots y retourneront en mai 2005 avec Papet et Mamie. « Une fois de plus vous serez nos hôtes... ce que nous apprécions avec joie ! De votre présence, nous nous gaverons... de vos espiègleries, nous nous régalerons... nous recueillerons les grands et les petits bonheurs qu'avec tellement de gentillesse vous nous offrez. »

La citation suivante, comme la précédente, est révélatrice de l'amour inconditionnel de Papet. « Se mettre au diapason de votre infatigable énergie n'a rien d'une sinécure... Vous exigez beaucoup... et pourtant par vos sourires... votre gouaillerie... vous effacez nos peines et nous rendez au centuple une joie de vivre que sans vous, nous n'aurions pu ni goûter... ni même pu imaginer... »

Les fillettes découvrent déjà le monde : le marché de Mons, la foire, les manèges, l'équitation sur de paisibles poneys, le zoo, le restaurant, les grandes surfaces.

Peu à peu s'affirme le caractère des jumelles. Le mieux est d'encore laisser la plume à l'auteur : « Zoé... Je sais ce que je veux... j'ai la tête carrée et je ne me laisse pas marcher sur les pieds... J'accepte les coups, mais n'en donnez pas trop. Quand la coupe déborde... garez-vous... je suis la tornade !

Léa... Je sais comment m'y prendre pour arriver à mes fins... Je vous flatte espérant ainsi faire plier votre volonté ! En douceur je sais aussi sortir mes griffes... Celle ou celui que j'égratigne en conserve souvenir. »

Dans les trois extraits, les points de suspension sont de Papet.

Quand Léa et Zoé sauront lire (à trois ans, elles distinguent déjà une lettre de leur prénom), elles béniront Papet d'avoir eu l'idée de décrire les premières années de leur existence. Ce sont celles que seul le témoignage de l'entourage permet de revivre.



[APA-Bel 49]

*Écho : Rolland Westreich*

### **La forme**

A4, couverture aquarelle de l'auteur représentant une vieille dame souriante, assise, un livre sur les genoux, les jambes couvertes d'une couverture.

Premier exorde : adresse à la grand-mère Sylvia et à son chien Tina pour l'amitié donnée, aux autres solitaires de la vie qu'elle salue ; illustré de fleurs aquarelles.

Page intro, même décoration aquarelle. Elle explique qu'elle a changé les noms et énonce l'interdiction de reproduction.

Ces trois pages semblent séparées et ajoutées après la reliure du texte en soi, qui se compose de trois chapitres et a été paginé comme une édition. Il s'agit probablement de photocopies de tapuscrit.

Écrit en continu, quasiment sans ponctuation ni majuscules, sur 97 pages, recto-verso. Suivi du récit en majuscules d'imprimerie de quelques rêves faits pendant l'écriture du journal, 1 page

Ensuite 6 pages de « prose » qui sont des poèmes en prose

Suivi de 2 pages en majuscules à « Mon tendre époux »

Suivi d'une lettre à la mère (3 p.), d'une lettre aux enfants et à « ceux qui pensent que je leur ai fait du mal » (6 p.)

Suivi de 13 pages d'un récit complémentaire qui débute après l'écriture du texte précédent, au moment où elle l'a fait photocopier et a organisé une présentation publique avec conférence de presse. Il y aurait eu un article sur elle, en 1991.

Finalement, un épilogue reprend de lourdes accusations contre sa mère et exprime l'espoir qu'un jour la vérité voie le jour.

Elle signe « Votre Cathy » parce que l'épilogue s'adresse au lecteur.

Exergue à la 2<sup>e</sup> intro : « Ceci est une histoire vraie. »

### **Le contenu**

Le texte principal est divisé en trois chapitres.

#### **Chapitre I : Enfance et jeunesse**

Cela débute comme une espèce de conte de Grimm : famille pauvre, cinq enfants, portrait physique d'elle-même enfant laide, père violent. Souvenirs de colo à la mer, persécutions. La mère est volage, le père la bat. Description des premiers abus sexuels sur sa personne à l'âge de douze ans par un gamin du même âge. Cathy se décrit comme très laide, y revient tout au long des trois chapitres – une seule fois elle se dit que si elle a eu tant d'hommes, elle n'était peut-être pas si moche que ça.

7 pages



## **Chapitre II : Je poursuis ma route et j'apprends**

Poursuite, anecdote sur anecdote, de la vie dans un environnement très quart-monde, avec force détails. Le récit abonde en exemples de croyances dites populaires. Elle n'aura pas de fleurs à son mariage et quasiment pas de cadeaux. Sa belle-famille la méprise. Elle achète un chien, dont elle regrettera plus tard l'amitié toute sa vie. Le couple achète une maison, se fait arnaquer, le même scénario se répète tout au long du récit. Elle a beau dénoncer la situation auprès de qui de droit, on ne la croit jamais. Au contraire, toujours, l'un ou l'autre personnage décrit comme maléfique retourne l'accusation contre elle, et elle finit par en subir les conséquences comme victime. De plus, Cathy souffre d'une phobie de déglutition et ne peut avaler que des aliments liquides ou mixés.

7 pages

## **Chapitre III : Enfants et cauchemars**

Ce chapitre va jusqu'à la fin, p. 97, bien qu'il eût pu être divisé, par exemple selon les différents compagnons de Cathy.

Relate des épisodes de dépravation. Après de nombreuses brimades de la part des parents et du mari, elle quitte la maison et va vivre dans la ville de Luc, un homme très religieux qui la séduit en discutant six heures avec elle. Plus tard, elle comprendra qu'il fait la même chose avec de multiples autres femmes, dont une jeune fille de dix-huit ans qu'il incite à avorter.

Elle finit par quitter Luc, se retrouve dans une maison communautaire où elle est victime d'une tentative d'exorcisme pour la guérir de sa phobie.

Elle rencontre John à l'hôpital et ils vont vivre ensemble dans la maison qu'il partage avec sa sœur. Les malheurs se poursuivent, même quand elle part à la recherche d'une marraine qu'elle n'avait pas vue depuis son enfance : la famille de la marraine l'empêche de poursuivre les contacts avec celle-ci.

Les dernières pages sont écrites en majuscules, comme quelques passages de révolte dans le reste du texte : ici, la révolte est continue, de la p. 85 à la p. 97.

« Souvenez-vous de moi », écrit-elle à la fin, « je ne veux pas quitter ce monde sans que personne m'ait connue. » (p. 97)

Je ne sais pas jusqu'à quel point une autobiographie permet de connaître une personne, mais je suis sûr que le lecteur de ce récit de vie ne l'oubliera pas.



## Maximilien Philips, *Halloween 2003*

68 pp.

[APA-Bel 70]

*Écho : Jean Nicaise*

Le dépôt du texte n° 6 de Maximilien diffère des précédents. Il s'agit plutôt d'une sorte de journal où Maximilien transcrit tout ce qui lui passe par la tête au moment où il dactylographie. D'ailleurs, p. 49, il avoue : « J'écris n'importe quoi. » Retour à des souvenirs d'antiquaire au Zoute, à son ex-femme Marianne. Il relate aussi son intervention en faveur des Marocains qui entretenaient l'immeuble bruxellois où il fut concierge ; la canicule, le froid, les mœurs des serpents, etc.

Le titre *Halloween 2003* évoque une fête costumée que sa maîtresse, Kathy (voir le texte précédent *Kathy de Kat*), organisera le jour de ce nouveau type de réjouissances d'origine celte, paraît-il, que l'Europe a reprise aux USA. Le but de cet événement est assez saugrenu : Kathy a voulu célébrer avec son ex-mari leur divorce ! La nouvelle compagne de l'ex-époux sera aussi de la fête. Quelques détails mêlés aux réflexions apparaissent peu à peu. Maximilien se déguisera en balayeur new-yorkais dont il a trouvé la salopette chez un brocanteur.

C'est la trame du texte mais, de la fête proprement dite, dont on attend la description, on ne saura qu'une chose : Kathy n'a cessé de flirter avec son ex-mari ! Toutefois, dans sa manière de raconter, nous reconnaissons l'humour de notre Maximilien.





## **Danielle Wacquez, *Dialogue avec mes aïeules***

Ouvrage imprimé en 2000 dans la collection Orphée par Memory Press  
157 pp. dont 33 pp. de photographies réparties dans tout le volume

[APA-Bel 78]

*Écho : Michèle Jodogne*

*Dialogue avec mes aïeules.* Le titre de l'ouvrage de Danielle Wacquez nous renseigne très exactement sur son contenu. L'auteur de ce récit d'un peu plus de cent cinquante pages imprimées s'est en effet proposée de retracer la vie de ses deux grands-mères, de leur naissance à leur mort, et ceci en s'adressant directement à elles, en les tutoyant l'une et l'autre dans un mouvement de touchante intimité.

Une vingtaine de courts chapitres se succèdent, qui concernent alternativement, avec une régularité de balancier, Grand-Mère, la douce aïeule paternelle morte avant la naissance de l'auteur et que celle-ci vénère, et Bonne-Maman, la forte et sévère aïeule maternelle, que sa petite-fille critique et admire tout à la fois.

De nombreuses photos complètent le texte. Elles ne sont pas réunies en un cahier, mais judicieusement réparties au fil des chapitres. Grâce à elles, nous donnons un visage aux personnes évoquées, au premier rang desquelles, bien sûr, Grand-Mère et Bonne-Maman, dont les portraits, longuement décrits par leur petite-fille, apparaissent dès les toutes premières pages.

Grand-Mère comme Bonne-Maman sont d'un milieu social très aisé. La première, fille de notaire, est née en 1874, à Tournai, ville dans laquelle elle vivra jusqu'à sa mort ; la seconde, fille de médecin, est née en 1890, à Alost. S'appuyant sans aucun doute sur des documents et récits familiaux, mais aussi sur des ouvrages plus généraux se rapportant à cette époque, Danielle Wacquez recrée tout d'abord l'enfance des deux petites filles, une enfance sage et pieuse, traversée cependant de drames : la mort d'une sœur aînée pour Grand-Mère, la mort d'une mère pour Bonne-Maman.

Par plusieurs côtés, les destins des deux femmes se ressemblent. L'une et l'autre se marient ; elles ont plusieurs enfants – cinq pour la première et quatre pour la seconde. Femmes au foyer, elles ont pour tâche principale de veiller à la bonne marche de la maison et, en particulier, à l'organisation du travail des domestiques ; elles subissent, non sans dommages, les deux guerres mondiales – toutes deux connaissent l'exode en 1940 et Grand-Mère trouve, à son retour, sa maison de Tournai détruite par un bombardement.

De fortes différences apparaissent cependant, liées aux circonstances mais aussi au caractère des deux femmes.

Grand-Mère fait un mariage très heureux avec un homme doux et attentionné. Celui-ci, notaire, amateur de littérature et photographe à ses heures, a une vie sociale bien remplie. Le couple reçoit souvent, avec chaleur, aussi bien les parents que les amis, mais le moment vient trop vite où Grand-Mère, de santé très fragile, doit se tenir en retrait.

Bonne-Maman, elle, épouse un homme travailleur – il est à la tête d'une entreprise familiale qui transforme l'orge en malt – mais irascible, avec lequel elle doit apprendre à composer ; forte personnalité elle-même, elle ne transige pas sur le savoir-vivre et exige de ses petits-enfants des manières impeccables. Le couple est très fortuné ; il possède une belle maison, une belle voiture, et voyage tant en Belgique qu'à l'étranger.

On voit, avec plaisir et intérêt, s'approfondir, au fil des chapitres, le portrait de ces deux grands-mères, mais aussi, au hasard des pages, le portrait des autres membres de la famille et de la narratrice elle-même. Ce qui retient pourtant davantage encore



l'attention, c'est, par la grâce de l'écriture, le dialogue qui se noue et se poursuit entre l'auteur, petite-fille désormais adulte – Danielle Wacquez est née en 1947 – et les deux grands-mères aujourd'hui disparues. Avec la première, c'est une tendre conversation qui s'instaure, celle-là même que la mort de Grand-Mère en 1944 a rendue impossible. Avec la seconde, c'est un vigoureux affrontement qui n'exclut ni l'estime ni l'affection, la petite-fille jetant sur le monde où a vécu Bonne-Maman, monde qui lui semble corseté de principes, un regard sans indulgence.

Cet échange entre les trois femmes acquiert une profondeur particulière dans les derniers chapitres du livre, ceux où Danielle Wacquez révèle enfin, après plusieurs allusions, les drames qui marquent et ternissent la fin de vie de ses deux grands-mères.

Pour la première – Grand-Mère –, il s'agit d'une faute bien involontaire. Atteinte de tuberculose depuis de longues années, la vieille dame, impuissante à bien protéger ses petits-enfants, contamine deux d'entre eux, un garçon de dix-huit mois, frère aîné de Danielle Wacquez, et une fillette de quatre ans, cousine du précédent. L'un et l'autre meurent de méningite tuberculeuse en quelques jours. Avec la seconde grand-mère – Bonne-Maman –, comme d'ailleurs avec son mari, Bon-Papa, les parents de la narratrice, fille et gendre des deux précédents, et du même coup leurs enfants, vont rompre tout contact dans les années 60. La raison de ce conflit est douloureuse : Bonne-Maman et son mari prennent parti pour leur fils unique, enfant gâté et calculateur, coupable, aux yeux de deux de ses sœurs, de manœuvres destinées à les déshériter. Le conflit va même s'aggraver – il y aura procès – et Danielle Wacquez ne reverra jamais sa grand-mère.

Est-ce la souffrance née de ces deux drames qui a poussé l'auteur à écrire son livre ? Sans aucun doute. Avec ces deux grands-mères disparues – l'une morte trop tôt et l'autre rejetée dès avant sa mort –, elle a voulu renouer le dialogue. Avec franchise, sans taire ses réticences et ses critiques, mais avec le souci de maintenir un bel équilibre entre les deux récits, elle a suivi les deux femmes sur tout leur chemin de vie. On ne doit pas s'étonner qu'au terme de ce double voyage Danielle Wacquez se dise enrichie et sereine.

« De ma grand-mère paternelle, je me demandais ce que l'on savait d'elle. Elle dont on ne voulait pas parler, elle sur qui le silence laissait planer les doutes les plus inquiétants. Je voulais briser ce mutisme qui emprisonnait davantage qu'il ne protégeait.

Du côté de ma grand-mère maternelle, je sentais encore les marques de la colère. Cette rupture me raidissait et l'ironie camouflait la plaie. Une petite voix me suggéra de regarder l'hostilité pour remplacer peu à peu l'atmosphère lourde par une autre plus respirable.

Au-delà de l'assemblage des mots, l'aventure de l'écriture m'a permis un nouvel enracinement plus profond et plus solide. Mes liens de filiation se sont ancrés dans une expérience forte. Aujourd'hui je me sens en parfaite reliance. Avec moi-même d'abord, avec mes ancêtres ensuite. »



## **André Leroy, *Journal intime. Extraits à propos de lectures***

Photocopie sur feuilles A4 : 20 pp. diverses d'un cahier manuscrit

[APA-Bel 96]

*Écho : Jean Nicaise*

Ce texte manuscrit ne complique pas trop la lecture. L'auteur se livre à des réflexions à propos de citations de Maurice Michaux, Amiel, Maine de Biran, cité par Charles du Bos, etc. Il cherche manifestement une voie spirituelle. Exemple : « Croire définitivement que la foi ne subisse pas des crises qui la suppriment un temps, il m'a toujours semblé que 'ce n'était pas pour moi'. Ces éclipses de la Foi dont je souffrais au 1<sup>er</sup> trimestre de 1948-9, je découvris le texte du P. de Grandmaison ; je retrouvai en son état le mien ; mais lui, il en faisait une crise du sentiment et de la volonté (...) Pour moi, ma foi, le don de moi que je faisais au Christ, reconnu 'Seigneur', 'Christ' 'Apparition de Dieu'... ce don n'avait pas cet appui de toute ma réflexion calme et lucide qui aurait donné à ma foi une solidité définitive non entamée par les fluctuations de ma vie intime. »

Ces réflexions d'une haute ambition psychologique sont mêlées de passages beaucoup plus terre à terre. M. Leroy décrit en long et en large sa première expérience d'étudiant avec une prostituée. Ceux qui, comme moi, ne connaissent pas ce milieu le découvriront peut-être un peu moins antipathique à la lecture de ce récit très intime. Après un rapport trop expéditif avec une péripatéticienne dont il ne se rappelle même pas le prénom, gêné sans doute par la rapidité de la conclusion, l'auteur lui avoue que c'est la première fois qu'il « couche avec une femme ». Elle lui rétorque : « Je n'aime pas dépuceler un jeune homme. Tu n'as rien à apprendre chez nous. » Putain respectueuse, en somme. Après quoi il veut achever la rencontre par une leçon d'anatomie *in vivo*. La professionnelle est confuse quand il lui demande de pouvoir examiner ses parties génitales.

Je considère que ces extraits constituent une sorte d'introduction au gros travail de lecture de l'important journal déposé à l'APA-Bel.



## **Anonyme, *Élégies pour une pervenche***

[APA-Bel 124]

*Écho : Raymond Du Moulin*

Ces élégies constituent un récit comprenant 78 « feuillets » imprimés qui ont été écrits d'août 1982 à septembre 1988.

Le narrateur exprime son souvenir obsessionnel d'une femme « aux yeux de pervenche » qu'il a rencontrée en 1977, quelques mois avant son soixante-deuxième anniversaire.

Il a entretenu avec sa Pervenche, qui était âgée de cinquante-trois ans mais paraissait avoir dix ans de moins, une liaison passionnée.

Ce furent cinq années de bonheur jusqu'aux moments dramatiques où une très grave maladie emporta la bien-aimée.

Inconsolable, l'auteur des *Élégies pour une pervenche* s'attache à « parcourir en sens inverse » une période exceptionnelle de sa vie.

Une belle écriture fait revivre Pervenche en ranimant les moments de plénitude passés avec elle dans son appartement bruxellois et au cours de séjours en Ardenne ou en France.

La description d'un si grand amour partagé aura libéré et donc sauvé son auteur. « La boucle sera bouclée » mais la peine ne disparaîtra pas complètement.

« *In anima mea tu, Pervinca mea, semper manebis* »



**Anne-Marie Barella, *De ma plus tendre enfance à mon premier amoureux***

36 pp.

[APA-Bel 127]

*Écho : Nadine De Kock*

Anne-Marie Barella était née le 12 mai 1894 ; elle est morte le 5 juin 1985. En janvier 1975 – elle a donc alors plus de quatre-vingts ans –, elle prend la plume pour rédiger ses souvenirs à l'intention de sa fille Andrée.

Ce court récit – une trentaine de pages – est exclusivement consacré à la jeunesse de la vieille dame. Trois photos le complètent, celle de sa sœur, de ses parents et de son grand-père, ainsi que deux arbres généalogiques sommaires.

Chronologique dans son ensemble, le récit est aussi joliment spontané, la narratrice laissant les souvenirs remonter librement à sa mémoire.

La jeunesse ainsi retracée est toute simple. Anne-Marie, que l'on appelle Mariette, vit à Malines avec ses parents et sa sœur Yvonne. La famille est modeste, l'époque austère et ce sont, racontés avec naturel, des presque rien qui éclairent un quotidien très sage : saint Nicolas lance une pluie de bonbons ; une poule effarouchée tombe dans la compote ; une porte s'ouvre la nuit chez des voisins et fait croire à des voleurs.

Tout un petit monde est évoqué : la maman et sa peur des automobiles, le père et ses souvenirs de jeunesse, l'abbé Philip et son passé algérien, la petite sœur Yvonne, complice et amie, d'autres encore.

Le Malines d'autrefois est esquissé en toile de fond avec ses rues sans trafic, ses allumeurs de réverbères, ses potagers.

Après plus d'un an à l'école moyenne et un heureux séjour à Beauraing pour rétablir sa santé compromise, Mariette entreprend des études au Conservatoire de Bruxelles. Le souvenir en est vif et on comprend combien ces années d'apprentissage ont compté pour la narratrice. Les noms de professeurs – jamais oubliés – sont énumérés comme celui du directeur, le grand Edgard Tinel. La fierté pointe – « j'ai eu le premier prix » – ; un regret discret aussi – « Combien de ces élèves du Conservatoire avons-nous connus qui sont devenus de grands artistes plus tard ! »

Le récit s'achève en 1914. Mariette a un amoureux, Fernand. Celui-ci part à la guerre... pour quelques jours, pense-t-il. La séparation que la mort de Fernand rendra cruellement définitive – mais cela, Mariette l'ignore, bien sûr – se conclut sur un rire moqueur : le jeune homme est si drôle dans son uniforme de carabinier !

Une page est définitivement tournée. En trois petites phrases simples et émouvantes Mariette met un terme à son récit : « Ma jeunesse était finie. 4 ans de dure guerre. J'avais vingt ans. »



## **Jean Nicaise, *L'autobiographie confronté au document : les assassinats rexistes à Charleroi en août 1944***

3 pp.

[APA-Bel 132]

*Écho : Michèle Jodogne*

### **Comment la mémoire restitue les faits anciens**

Charleroi, août 1944. Quelques jours avant la Libération, un bourgmestre collaborateur est exécuté avec sa femme et son fils par un groupe communiste incontrôlé. En terribles représailles, plusieurs habitants de la ville sont assassinés par un commando rexiste.

Jean Nicaise, jeune homme à l'époque, a vécu ces heures douloureuses. Dans son autobiographie rédigée cinquante ans plus tard il a, de mémoire, relaté ces événements. Le hasard a voulu qu'en 2007 – dix-sept ans avaient encore passé –, il retrouve une lettre non datée adressée à sa fiancée et qui faisait état de ces mêmes assassinats. Tout naturellement, il s'est donné pour tâche de comparer les deux textes.

Le document confié à l'APA contient trois écrits différents : la lettre à la fiancée, un passage de l'autobiographie, enfin les réflexions que suggère à Jean Nicaise la confrontation de ces deux témoignages rédigés à cinquante ans de distance.

Comme Jean Nicaise le constate lui-même, le récit rédigé en 1990 est très proche de la réalité décrite dans la lettre. Certes il contient dans l'ensemble moins de détails – plusieurs noms de victimes manquent, par exemple, ou ont été modifiés – mais l'essentiel est rapporté avec exactitude, en particulier l'incendie du château Dewandre et l'assassinat de sa propriétaire dont, fort heureusement, les quatre petits-enfants, qu'elle hébergeait, ont été sauvés *in extremis*.

Le ton des deux textes est cependant différent. La lettre est rédigée au passé simple – ce que Jean Nicaise regrette – et l'on sent nettement le désir de l'épistolier de soigner son récit : « Là-bas, dans la chaleur que dégageaient les flammes, je vis dans une lumière rougeoyante et mouvante des visages hagards qui cherchaient Madame. » Le récit autobiographique, plus synthétique, plus vif, est au présent et tire parti non seulement des souvenirs de cette nuit tragique, mais aussi des informations recueillies par la suite.

Jean Nicaise donne d'ailleurs en troisième page – il ne s'agit plus d'un extrait de l'autobiographie – quelques détails sur la suite des événements. Il porte également un jugement assez sévère sur l'exécution du bourgmestre, qui a entraîné les représailles, exécution à ses yeux très inopportune et sans doute excessive.

La comparaison de textes proposée par Jean Nicaise est doublement intéressante. Elle nous invite à réfléchir, dans un cas précis, sur l'exactitude et la valeur du témoignage basé sur les souvenirs – ici, le résultat est positif –, sans nous imposer de conclusions générales. Elle suggère la difficulté du travail de l'historien qui doit s'appuyer sur les témoignages des contemporains mais doit les insérer dans une réflexion moins immédiate et plus large.



## **Gisèle Bastin, *Mettre un pied devant l'autre – Récit de vie***

41 pp.

[APA-Bel 145]

*Écho : Raymond Du Moulin*

Ce récit se présente sous la forme d'un livre comptant 41 pages reproduites par traitement de texte et divisé en 15 chapitres précédés d'un prologue et suivis de conclusions ainsi que d'un épilogue. Au fil de ces 41 pages d'autobiographie se dessine le portrait d'une femme aussi généreuse que combative et courageuse pour surmonter une longue série d'épreuves.

Née en 1933 à Anderlecht, Gisèle, affamée d'amour, a grandi insatisfaite entre une mère malade, Jeanne, et un père buveur et violent, Jules, modeste comptable de profession. Jeanne et Jules sont loin d'être dans l'aisance. La vie du couple et de ses deux filles (Gisèle aura une sœur) est très difficile, particulièrement pendant la guerre. Au cours de l'hiver 1943, une pneumonie a failli emporter Gisèle. Le spécialiste qui la soignait jugea nécessaire un séjour dans un préventorium. Revenue à la maison, Gisèle aura des relations fort pénibles avec ses parents. Un voisin consolateur ne tardera pas à devenir un violeur.

Âgée de seize ans, Gisèle suit une formation de puéricultrice. Les études d'infirmière qu'elle entreprendra ensuite seront interrompues lorsqu'elle sera terrassée, à l'automne 1952, par la poliomyélite. Après avoir été hospitalisée durant vingt mois, elle aura heureusement retrouvé la capacité de marcher. En 1955, elle se mariera. Deux filles naîtront de cette union. Le mari de Gisèle souffre d'une grave maladie du cœur. Une opération à cœur ouvert le guérira mais, dépressif, il multipliera les tentatives de suicide.

Le divorce mettra fin à une union au cours de laquelle Gisèle a sacrifié ses aspirations personnelles pour se dévouer à ses deux petites filles et à son mari malade physiquement et psychiquement. En même temps, elle travaillait beaucoup hors de chez elle.

En 1968, elle se lancera dans des études universitaires. Cinq ans plus tard, elle obtiendra un diplôme de psychologue analyste.

Pendant treize années, elle vivra avec un compagnon qui est père de quatre enfants et dont elle aura une fille. Cet homme exercera sur elle une influence destructrice de sa personnalité. Elle doit admettre, une fois de plus, qu'elle ne connaîtra pas la famille heureuse dont elle rêvait depuis son enfance. Elle s'efforça pourtant de maintenir son couple en vie, non sans tenter de faire respecter sa personnalité. Son compagnon ne supportera pas cette révolte... Gisèle et lui se séparèrent finalement à la suite d'une « scène terrible ».

Après de longues années de psychanalyse, Gisèle éprouvera enfin de l'indulgence pour la petite fille délaissée, l'adolescente vindicative, la femme amoureuse et aveugle qu'elle a été. Elle parviendra à une sorte d'apaisement. Elle a renoncé à présent à tout comprendre en elle pour être simplement « une femme vivante ».



## **Raymond Du Moulin, *Récit de ma vie, Souvenirs d'un diplomate belge***

544 pp.

[APA-Bel 147]

*Écho : Franz Albert Pichler*

Ce récit est une autobiographie complète (1924-2008) écrite à la main et photocopiée. Elle est divisée en chapitres couvrant dix-huit fascicules et totalisant 544 pages.

Elle commence par un prologue consacré aux grands-parents de Raymond. Son grand-père paternel, Isidore Du Moulin, négociant en textiles, est décédé en 1905. Sa grand-mère paternelle, Catherine Desmedt, bruxelloise comme son mari, est morte en 1926 alors que son petit-fils n'avait que deux ans. Raymond a bien connu son grand-père maternel Léon Charlier, colonel d'infanterie, qui était ardennais, et sa grand-mère maternelle, Armande Nicaise, née dans le Brabant wallon. Tous deux lui ont donné beaucoup d'amour.

Raymond est né à Ixelles, de parents aisés, le 29 juillet 1924. Son père, Henry Du Moulin, agent de change et correspondant d'un grand quotidien français, ainsi que sa mère, Hélène Charlier, étaient nés à Bruxelles. Raymond a grandi en étant très uni à ses parents. L'amour de ceux-ci lui a procuré une enfance et une adolescence fort heureuses.

Après avoir fréquenté une école communale, où il s'est mêlé à des fils de petits commerçants ou de modestes artisans, il a fait ses humanités gréco-latines à l'athénée royal d'Uccle, dont il conserve d'excellents souvenirs. Commencées à la Faculté universitaire Saint-Louis, ses études de droit se sont poursuivies devant le Jury central.

Fascinant, le récit sur l'invasion de la Belgique en mai 1940, la fuite de la famille en voiture vers la France et le retour à Bruxelles sous l'Occupation. Contraint, en 1943, d'effectuer une période de travail en usine, le jeune héros incite les ouvriers à travailler au ralenti pour exécuter des commandes allemandes, un acte de résistance qui le met en grand danger.

Jeune stagiaire au ministère des Affaires étrangères, après avoir passé le concours diplomatique en 1947, Raymond est vite plongé dans les grandes affaires de la politique internationale : la rupture entre Tito (Yougoslavie) et Staline (URSS) ; la création de l'État d'Israël ; la création de la Jordanie par l'annexion à la Transjordanie de la moitié orientale de la Palestine (la Cisjordanie) ; l'arrivée au pouvoir, en Chine, de Mao-ze-Dong ; et enfin les débuts de la guerre froide.

En 1949, l'auteur participe à la Conférence de Genève pour l'élaboration de nouvelles conventions internationales destinées à protéger les victimes de la guerre. La conférence dure quatre mois. Notre héros apprend le métier de la diplomatie multilatérale, qu'il retrouvera par la suite à l'OTAN et, en différentes circonstances, dans le cadre de la construction européenne. Son beau-père, qui est officier, faisant partie de la délégation belge en qualité d'expert, peut donner des conseils utiles au néophyte.

Secrétaire d'ambassade, Raymond part en 1950 pour Lima (Pérou) où il restera presque trois ans. Il ira ensuite à Mexico puis à Bogota (Colombie), qu'il quittera en 1957. Au cours de ces années en Amérique latine, il travaillera principalement à la promotion des intérêts commerciaux de la Belgique.





Entre 1958 et 1960, il sert comme consul général à Lourenço Marques (aujourd'hui Maputo), au Mozambique, à l'époque une colonie portugaise soumise à un régime autoritaire et ségrégationniste.

À son départ de l'Afrique australe, en mars 1960, notre héros passe par Élisabethville (ex-Congo belge, actuelle RDC), où il participe à une conférence diplomatique belge destinée à évaluer la situation dans les différents pays d'Afrique promis à l'indépendance. Selon l'auteur, les fonctionnaires belges de l'administration coloniale étaient convaincus que c'était seulement la forme qui allait changer, mais que le Congo resterait « belge ».

Devenu conseiller d'ambassade, Raymond est affecté à Paris, à la représentation permanente de la Belgique auprès de l'OTAN. Il est à nouveau « confronté » à la guerre froide qui connaît de très dangereux développements, notamment la crise provoquée par l'installation de fusées soviétiques à Cuba. De 1970 à 1974, il passe de fort heureuses années à Stockholm.

Ensuite notre héros occupe le poste de consul général adjoint à New York. Il supervise non seulement la section commerciale mais aussi la section culturelle du consulat général.

Consul général à Istanbul (1979-1983), il voit la Turquie commencer à émerger de la condition de pays sous-développé mais subir un régime militaire mettant entre parenthèses une démocratie convulsive.

Ministre plénipotentiaire, il finit sa carrière diplomatique comme chargé du consulat général à Jérusalem (1985-1987). C'est le roi Baudouin en personne qui encouragera notre héros à se rendre à ce poste où il devra relever de multiples défis :

Israël a pris le contrôle de la bande de Gaza et occupé la Cisjordanie ainsi que la partie orientale de Jérusalem aux dépens de la Jordanie, lors de la guerre des Six Jours en juin 1967.

L'unification de Jérusalem par Israël n'étant pas reconnue par la communauté internationale, le consul général dans cette ville est censé ne pas se trouver dans l'État d'Israël.

Il entretient des contacts tant avec les Juifs qu'avec les Palestiniens, mais son rôle d'ambassadeur officieux dans les territoires occupés est mal vu par les autorités d'Israël.

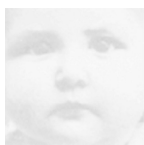
Les consuls généraux représentant des États membres de l'UE élaborent ensemble des rapports sur la situation dans les territoires occupés ; leur concertation fâche Israël.

Le consul général de Belgique est en quelque sorte consul général du Benelux.

Au cours de sa retraite bien méritée, notre héros s'occupe d'activités culturelles. Il collabore, par exemple, à l'organisation d'expositions présentant des œuvres d'artistes belges postimpressionnistes. Par ailleurs, à Paris, il contribue activement au soutien apporté à la cause palestinienne par le Comité de vigilance pour une paix réelle au Proche-Orient et participe aux travaux du Comité France-Turquie. En Belgique, il apporte sa collaboration à l'aide au développement du Pérou à laquelle se consacre une association.

En outre, de patientes recherches généalogiques lui permettent de soustraire au silence de la mort de nombreux ancêtres, auxquels il doit la vie.

Au fil de son récit, Raymond parle de sa femme, Simone Devyver, bruxelloise, qu'il a épousée en 1948, et de leurs trois enfants : Henry, né à Bogota, Claire, mort-née au Mozambique, et Véronique, née à Ixelles, vivant aujourd'hui en Italie. Il parle aussi des petits-enfants : Poppy, fille américaine d'Henry, Louise, née à Uccle, fille d'Henry et de Geneviève Casterman, qui se sont mariés en 2003, et Gilles, leur fils adoptif né à Madagascar.



## Maurice de Wée, *Souvenirs d'enfance* – *Journal 1924-1939*

Tapuscrit de 308 pp. en doubles interlignes sur papier pelure, format papier ministre, avec notes manuscrites intercalées. Dépôts du fils Jean

[APA-Bel 148/11 et 148/12]

*Écho : Jean Nicaise*

Le premier dépôt comprend quatre versions assez semblables des *Souvenirs d'enfance*. La première fut rédigée sur cahier d'écolier pendant la captivité en Allemagne. Nous ne saurons rien de la cause de cette captivité. En effet, l'auteur n'a pas été capturé sur le front puisque, le 20 août 1915, il peut raconter une *Promenade à Bruxelles* (148/11-4), c'est-à-dire sous la première occupation allemande, d'apparence moins tragique que la suivante<sup>1</sup>.

Maurice de Wée est né à Bruxelles en 1891, dans une « famille provinciale », père médecin natif de Lennick, mère d'Enghien. Nous assistons à l'ascension de la famille du « bas de la ville » à la rue du Trône, dans une belle et spacieuse demeure patricienne. Enfance heureuse, vacances joyeuses à Lennick dans la grande maison et le jardin très étendu de Bonne-Maman, jusqu'à sa mort en 1903. Écoles primaires catholiques, secondaires à Saint-Michel puis à Saint-Boniface, moins aristocratique mais plus proche du nouveau domicile. À quinze ans, Maurice est un sportif accompli : bon cycliste, il s'essaye au football, au hockey, au tennis et il apprend à nager. Il opte finalement pour l'escrime. Il remportera des prix nationaux et internationaux à foison, entre autres l'Olympiade d'Ostende.

Les *Souvenirs* s'arrêtent en 1908. Après *Promenade à Bruxelles*, nouvel hiatus de neuf ans. En 1924 commence l'important *Journal*.

Le docteur en droit est devenu magistrat. Il postule et obtient un poste en Égypte dans les « Juridictions mixtes ». Le pays est un protectorat britannique et ces juridictions sont composées de juristes de toutes les nations européennes et de notables égyptiens.

Au départ, long voyage en train à travers l'Europe. Embarquement en Italie pour Alexandrie. Prise de poste au tribunal de Mansourah. La ville ne l'enthousiasme pas mais, de son balcon qui surplombe le Nil, il peut admirer un superbe panorama fort bien décrit. Jamais il ne dit en quelle langue se déroulent les débats<sup>2</sup>. Toutefois, il se met à apprendre l'arabe, sans trop de succès. Quand il le peut, il passe les week-ends à Alexandrie, « La plage chic. (...) Pour la saison d'été se trouvent réunis tout le gratin du pays ou plutôt tous ceux que leurs affaires ont retenus en Égypte. » S'il fait suffocant en été, il peut faire très froid en février. Comme rien n'est prévu pour le chauffage, notre juge grelotte et travaille parfois en pardessus.

Le journal, rédigé à la fin de chaque mois, est une source inépuisable de renseignements variés. Il est truffé de notes historiques de l'entre-deux-guerres, de réflexions politiques souvent judicieuses. Le gouffre dans lequel le monde va s'immerger à partir de 1940 s'ouvre depuis les traités de Versailles et de Locarno. Les dernières pages relatant l'arrivée prévisible de la guerre de 39-45 constituent un vrai régal.

<sup>1</sup> Les Allemands l'ont arrêté alors qu'il tentait de rejoindre l'armée belge stabilisée sur l'Yser (précision du fils, le docteur Jean de Wée).

<sup>2</sup> C'était en français (NDLR).



Le scripteur semble bénéficier de loisirs fréquents. Nommé au Caire, où il grimpera dans la hiérarchie judiciaire, il aime participer à toutes sortes de mondanités cosmopolites ou à des réceptions chez les autorités et jusqu'au palais royal. Toutefois, ce mondain est aussi un aventurier téméraire. Il aura plusieurs automobiles toutes aussi peu sûres à cette époque. Cela ne l'empêchera pas de sillonner le désert, au risque de se perdre (août 1935) à cinq cents kilomètres de la capitale égyptienne. Ses allers et retours annuels en Belgique se font toujours par le chemin des écoliers et parfois en des détours stupéfiants. Ainsi, le tout premier, en 1928, passe par... Jérusalem, « très cosmopolite », Palmyre, Damas, Rhodes, « Stamboul », Beyrouth, « un trou », Le Pirée, Athènes, toujours avec une note descriptive ou historique. C'est presque un guide touristique, à lire un atlas sous la main. Retour de Belgique en Égypte par les côtes dalmates, le Monténégro, l'Albanie, parfois dans un inconfort maximum. Entre Patras et le Pirée, il emprunte « un petit bateau (*sic*) grec dont la saleté dépasse tout ce qui est permis ». Une autre fois, il remonte par Stamboul, Bukarest (*sic*), la Transylvanie, vallée du Danube, Roumanie, Hongrie, Autriche, Allemagne.

En août 1933, il réalise le retour en Belgique « le plus extraordinaire de (sa) carrière » : Salonique, Mont Athos où aucune femme ni animal femelle n'est admis. Des moines hébergent notre homme trois jours. Puis on le retrouve à Constantinople, en URSS visitée en train ou en bateau : Odessa, Kharkov, Kiev, Moscou, Leningrad. Il prend des notes sur les monuments rencontrés et filmés avec son « ciné-Kodak ». Critique tantôt acerbe, tantôt amusée du régime communiste, surtout quand il parvient à échapper à son « guide ».

Faire la synthèse de ce journal est une gageure. Tous les mouvements dans l'ordre judiciaire sont notés. Un étudiant en histoire pourrait trouver des éléments inédits pour nourrir une thèse à terminer par un index des innombrables noms cités.

M. de Wée n'est pas romantique. En novembre 1926, il note : « J'ai pris femme et je me suis installé. » Au détour de pages suivantes on saura que l'élue s'appelle Jeanne. Le 8 novembre 1928, il écrit : « Je suis depuis hier l'heureux père d'un gros garçon, Jean Albert. » Heureux, sans aucun doute : il en parlera souvent. « Nov. 1933 : mon petit Jean a fait son entrée à l'école et semble s'y plaire. » Fin décembre 33, « Nous avons passé quelques semaines affreuses, notre petit Jean ayant été atteint de fièvre typhoïde. » Novembre 38, « Mon fils commence ses humanités gréco-latines ; je me suis remis au latin pour pouvoir l'aider. » Jean ne restera pas fils unique : « Une jolie fillette aux yeux bruns est arrivée aujourd'hui compléter notre foyer : Élisabeth », 8 novembre 1930. Le lecteur n'en saura pas plus.

Ces aperçus fugaces de la vie intime de Maurice de Wée confirment que son but était de rendre compte mois par mois d'une carrière et d'une vie publique riche à maints points de vue.

Il y réussit fort bien.



## Élise Ways, *Je – Récits de vie*

66 pp. – 79 pp. – 62 pp.

[APA-Bel 149]

*Écho : Louis Vannieuwenborgh*

L'écho qu'on va lire est un peu particulier en ce sens qu'il fait suite à la rencontre – à l'agréable rencontre –, qui eut lieu au Roy d'Espagne (Grand-Place, Bruxelles) entre l'auteur accompagné d'un ami et deux membres de l'APA-Bel.

Très vite, dans l'intéressante discussion qui s'ensuivit, nous nous sommes rendu compte que Mme Ways était préoccupée par des problèmes de la forme à donner à son autobiographie et les lignes qui suivent espèrent répondre à certaines de ses interrogations, du moins lui apporter les réactions personnelles d'un lecteur.

Mme Ways nous a confié trois textes. Trois récits de vie différents, pourrait-on croire ? Non, un seul récit qui cherche sa forme, plus précisément son montage. Dans quel ordre présenter les chapitres et comment passer de l'un au suivant ? Ôter l'un, en ajouter un autre ? Que faire des illustrations ? Car le style même de ce qui établit le récit, la prose, Élise Ways l'a trouvé. L'a trouvé remarquablement : un lyrisme sobre relancé par des phrases courtes. Les dialogues tiennent lieu de descriptions, le contexte s'en dégage de lui-même, d'autant plus présent qu'il est suggéré.

Mais pourquoi écrit-elle ? Pour s'écrire, pour m'écrire, répond-elle, pour dire, pour se dire, pour se regarder, se voir comme dans un reflet, par besoin, pour témoigner, pour se justifier d'être qui on est, comme on est, pour se réconcilier avec l'étranger qu'on est devenu à soi-même.

Elle remonte à la petite fille de huit ans qu'elle fut, ne connaissant son père, prisonnier en Allemagne, que par les photos montrées par sa mère. Elle vécut les terreurs de l'exode, du bombardement du village, ciblé par erreur au lieu de l'aérodrome voisin de Beauvechain. Au retour de captivité, son père ne la reconnut pas alors qu'elle se trouvait au milieu d'autres petites filles. « Je lui disais pourtant bonjour tous les matins devant sa grande photographie au mur », s'étonna-t-elle. « C'est celle-là », lui désigne son épouse. Cette rugosité de caractère, qu'on devine à ces simples mots, due sans doute à un tempérament dépressif, n'aida pas le mari, revenu invalide d'Allemagne, à reconstruire son couple. La petite Élise se rendit compte que, son père présent, la vie ne serait guère plus facile.

Élise cependant, à l'issue de ses primaires, était déjà bien déterminée quant à sa future carrière : « Je serai institutrice. » La longueur des études représentait une charge très lourde pour le ménage, sa mère s'y opposait mais son père, sortant de sa taciturnité, imposa son inscription à l'École normale. Soutenue par l'amour d'un père enfin retrouvé, Élise prépara d'arrache-pied l'examen d'entrée et put ainsi éviter une année préparatoire. « Mon père, mon papa m'avait fait le plus beau cadeau du monde. Il m'avait donné accès au monde. Un monde qu'il me restait à découvrir... »

Élise conquiert brillamment le diplôme qu'elle convoitait et se retrouva à Charleroi, dans une école difficile d'un quartier ouvrier. Réaction :

*Il y avait les enfants.*

*Il y avait les parents.*



*Il y avait Charleroi.  
J'avais « osé Charleroi ».  
Ce fut un cadeau.*

Elle se maria en 1959. Le rythme du récit s'accélère. On comprendra pourquoi. Son mariage, malgré la naissance de deux enfants, ne fut pas heureux. Vingt-cinq ans plus tard, elle quitte son mari, rencontre Étienne et va vivre avec lui. Nouvelle accélération du récit. Le goût de découvrir le monde, legs de son père, lui était resté bien qu'elle fût retraitée. À l'occasion d'un séjour à l'île de la Réunion, où s'était établi son fils, elle prend contact avec le Centre diocésain et propose ses services pour enseigner, plus précisément pour alphabétiser. Deux années de formation à Lille précéderont dix années d'alphabétisation aux îles Maurice et de la Réunion !

Cette découverte des autres et du monde a un prix. Étienne ne supporte pas cette vie faite de fréquentes absences. Il le lui dit nettement. Ils finissent pas se séparer. Plus tard – « il ne suffit pas de rompre pour ne plus s'aimer » –, atteint par la maladie qui l'emportera, il la reverra une dernière fois.

Élise Ways, après un chapitre fort ou émouvant, souligne l'émotion par l'insertion d'une page blanche. Les sentiments suscités par la lecture trouvent ainsi un espace de résonance qui les prolonge : le silence fait partie du texte.

Les dialogues structurent le récit, avons-nous dit. Voici un exemple où il prend place même dans un « flash-back ». Au moment où Élise Ways prend la décision de se consacrer à l'alphabétisation, elle se souvient des réactions de ses parents, à l'issue de ses études, alors qu'elle voulait, déjà, partir.

« Lorsque j'ai terminé mes études à l'École normale, je voulais enseigner au Congo.

Je vais en mourir, a dit maman.

Ne fais pas ça, a dit papa.

Je suis restée en Belgique.

Mais cette fois, c'est décidé, je pars... »

On voit toute la vie que donne à la narration le style direct.

Le récit se termine par une partie intitulée *Rencontres*. Mme Ways y groupe plusieurs scènes qu'elle n'a pas voulu, ou pu, intercaler dans son récit. Signalons une page forte où l'auteur est l'objet consentant d'un séducteur. Le refus, bienvenu, d'un texte trop linéaire et chronologique pose des problèmes de montage et de succession de chapitres, qui n'ont, pour l'instant, pu être résolus entièrement. Je dis pour l'instant, car le sous-titre de l'ouvrage, *Esquisses d'un récit*, ajouté au fait que deux versions précèdent celle-ci, augurent sans doute d'un état définitif dont les éléments principaux sont déjà réunis. Le lecteur regrettera peut-être le silence sur l'expérience de l'alphabétisation, dont le contexte montre à quel point il a compté dans la trajectoire de Mme Ways.

Un mot, pour terminer, sur les deux précédentes versions. La première est illustrée de photos, sans légendes, de reproductions d'œuvres de Folon et de lettres importantes pour sa carrière. Dans la deuxième version, les reproductions de Folon ont disparu et les photos sont rejetées en fin de volume. La troisième n'est pas illustrée, l'auteur ne se fie qu'à son écriture. Le lecteur ne peut que lui donner raison.



## Jean Nicaise, *Le bonheur à l'koupett*

50 pp., nombreuses illustrations

[APA-Bel 150]

*Écho : Nadine Hardt-Dekock*

C'est un épisode de plus de la vie de Jean Nicaise et de son épouse qu'il vient de nous livrer.

Celui-ci commence en 1961. Après avoir passé durant de nombreuses années leurs vacances en divers lieux, en nomades, Jean et son épouse décident de se fixer. Un beau coin dans le Midi de la France, le long de la Méditerranée, à Saint-Raphaël, comble leurs désirs et un petit terrain situé à flanc de colline (*à l'koupett* comme on dit en wallon) bordant la mer, au Trayas, fait leur affaire. Très rapidement, ils rassemblent la somme d'argent nécessaire à l'achat. Un architecte du coin, sur les conseils avisés de Jean, dresse les plans et la construction va bientôt commencer. Tout se passe très bien pour le gros œuvre. Quant aux finitions, elles seront le travail des propriétaires : jardin, peintures. Avec l'aide d'amis, de gens de la famille, elles dureront de 1967 à 1991. Un « gorja » vient bientôt aider à monter les pièces lourdes jusqu'aux étages, bientôt secondé par un funiculaire. Le nombre de pièces d'habitation augmente, permettant de loger de plus en plus de monde. En 1982, déménagement définitif et complet. Installation d'un potager (sur cette terre caillouteuse, ce n'est pas simple), d'une piscine et d'un arrosage automatique, drain pour la fosse septique (excellent fertilisant). Tous ces travaux font le bonheur des propriétaires et de leurs invités qui en jouissent parfois jusque tard dans la nuit. En 1987, c'est le désastre : un incendie de forêt. Mais il y a plus de peur que de mal. La maison n'est pas atteinte.

Des relations nouvelles vont bientôt élargir le cercle des occupations des propriétaires : élection au conseil syndical, amitiés avec des voisins, amis et animaux de passage. Culture physique entre amis. Tout ceci crée un climat de joyeuse sympathie et de convivialité, terni à peine par un cambriolage.

Ceci semble le paradis et pourtant une ombre grandit dans le tableau : l'âge ! Les travaux d'entretien deviennent de plus en plus lourds. Le Trayas est prestement vendu et un appartement est acheté à Mandelieu-La Napoule. Tout y est presque aussi bien qu'au Trayas avec en plus des commerces, médecins, piscine proches. Mais, nouvelle ombre, la maladie de Renée commence à poindre à l'horizon.

C'est l'époque où Jean découvre l'APA-Belgique en la personne de Beatrice Barbalato. En 2006, le couple quitte définitivement la Méditerranée pour Bruxelles et s'installe dans une maison de retraite. La maladie atteint aussi un neveu, Claude, sur lequel ils comptaient beaucoup et la maladie de Renée s'aggrave. Comment cela finira-t-il ?

L'écriture est simple, attrayante, pleine de détails techniques mais aussi de notations psychologiques qui font tout le charme du récit.



## **Geneviève Gailliard, *Cinq récits biographiques***

[APA-Bel 151]

*Écho : Raymond Du Moulin*

Ces récits manuscrits sont consacrés à la famille de l'auteure.

### ***Premier récit : Lily, ma maman***

La narratrice donne la parole à Alice, sa tante, et à Rita, sa mère. Celles-ci racontent que leur maman, Lily, est née à Cologne le 22 avril 1883. Elle était la fille de Ludwig Heidenheim et de son épouse, Anna Patt. La famille est extrêmement fortunée. Elle passe de merveilleuses vacances dans une immense propriété qui se trouve au bord du Rhin, à proximité de Bonn. Lily fera des études en Suisse, près de Lausanne, dans un pensionnat « ultra chic ».

Revenue dans sa famille, elle s'éprendra d'un jeune ingénieur célibataire, Jules Raufmann, qui travaille dans l'une des deux usines de textiles appartenant à Ludwig Heidenheim. Le jeune ingénieur restera indifférent pendant quelques temps mais un jour viendra où il fera une déclaration d'amour à Alice et lui demandera de devenir sa femme. Le mariage aura lieu le 5 juillet 1905. Ce sera un grand mariage !

Lily et Jules s'installent à Bruxelles. Ludwig a confié à son gendre l'extension de ses affaires en Belgique.

Alice naît le 20 novembre 1905, Rita le 22 août 1909. Leurs parents vivent dans le luxe mais Lily pleure souvent. Jules est autoritaire, très colérique et volage. La création de modèle de vêtements féminins procurera à Lily une compensation. Lorsque éclate la Deuxième Guerre mondiale, Jules, qui est officier de réserve, retourne en Allemagne. Sa femme et leurs deux filles l'accompagnent.

Anna, la mère de Lily, meurt en 1917. Son mari, Ludwig, tombe gravement malade et entre en clinique. Guéri, il épouse la jeune infirmière qui l'a soigné. À la suite de ce remariage, Ludwig sera mis à l'index par sa famille. La seconde épouse héritera de la belle propriété le long du Rhin.

### ***Deuxième récit : Tante Alice***

En se racontant à sa nièce, Alice lui dit que ses parents l'ont beaucoup gâtée.

Elle a grandi dans une maison toute proche du Cinquantenaire, où sa gouvernante l'emmenait souvent en promenade. Dans une allée du parc, il arrivera à Alice de croiser Léopold II et de lui serrer la main !

Musicienne dans l'âme, Lily apprendra le piano à ses filles, elle leur apprendra aussi à danser. Alice se souvient que ses parents possédaient un beau phonographe et avaient de nombreux disques. Son père adorait le jazz, sa mère préférait la musique classique. Dès l'âge de cinq ans et demi, Alice entrera à l'école. Très vite elle se plongera dans la lecture, en français et en allemand. Rita aussi aimera lire, encore plus, même, que sa sœur. Lily est une excellente conteuse. À son exemple, Alice se distinguera à l'école lors de ses récitations.

Dans les propos d'Alice, les beaux souvenirs de vacances occupent une place importante. Ce furent de mémorables séjours sur la côte belge, en Allemagne dans la propriété du bord du Rhin, en France et en Suisse.

Alice est décrite comme très vivante tout en étant douce, obéissante et serviable. Son père lui aura préféré Rita pour ses manières garçonne et son caractère autoritaire semblable au sien. Alice aura trouvé cette préférence injuste mais elle s'en sera accommodée.



Après la guerre, de retour à Bruxelles, la famille demeurera dans une très belle demeure de l'avenue Michel-Ange. Elle occupera ensuite un appartement luxueux avenue de Tervueren.

Alice se remémore de nombreuses sorties avec ses parents et sa sœur pour écouter des concerts au Palais des Beaux-Arts, ou assister à des spectacles de music-hall. Elle se rappelle avec non moins de plaisir qu'elle faisait du ski au cours de vacances d'hiver passées dans de grands hôtels.

Son amour aura été un poète d'origine russe (Rolinka) mais elle épousera plus tard un homme qu'elle n'aime pas, après avoir vécu en France durant les années 1940 à 1945. Devenue veuve, elle aura un compagnon durant vingt-trois ans.

La vie d'Alice se terminera dans une « maison de retraite sinistre ». Heureusement, l'affection de sa nièce la soutiendra et lui apportera un grand réconfort. Elle mourra le 14 décembre 2000.

Tante Alice évoque longuement, par l'intermédiaire de la plume agile de Geneviève Gailliard, la passion de sa vie.

### ***Troisième récit : Histoire d'Alice et de Rolinka***

En ce chaud été de 1923, Lily séjourne avec ses filles à Baden-Baden. L'amour d'Alice et de Rolinka naît d'un échange de regards d'une table à une autre dans la salle à manger d'un hôtel cossu de cette élégante ville d'eau allemande. Le vis-à-vis d'Alice est un bel homme, jeune et très séduisant. Il s'appelle Nicolas (Rolinka) Pribilowsky. En 1917 il a fui la Russie où il est né le 8 décembre 1892.

Peintre de talent, Rolinka est un poète tout aussi doué. Geneviève donne à lire plusieurs de ses œuvres.

Le départ de Baden-Baden est un déchirement pour Alice, qui regagne avec sa mère et sa sœur le bel appartement familial de Cologne. Un beau matin, Alice aura la grande surprise de voir Rolinka devant elle, dans une rue de Cologne où il vient d'arriver pour la retrouver. Elle le conduit à son domicile où ses parents ne refuseront pas de le recevoir. Logeant chez la grand-mère paternelle d'Alice, Rolinka restera huit jours à Cologne. Les amoureux feront des projets d'avenir durant ce séjour miraculeux mais le père d'Alice se montrera inébranlable. Le mariage avec Rolinka est exclu... ce ne serait pas sérieux !

Revenue à Bruxelles, Alice entretiendra des relations épistolaires avec Rolinka. Les lettres seront interceptées par le père d'Alice. Lorsque celle-ci se rendra compte de cette immixtion paternelle, la colère la poussera à se rebeller. Elle n'hésitera pas à quitter le domicile familial. Le 28 septembre 1928, elle se rendra à Mannheim où Rolinka s'était établi. Dès le lendemain, elle sera rattrapée par son père qui l'emmènera à Cologne.

Elle vivra d'abord chez sa grand-mère paternelle puis, après avoir trouvé un emploi, elle logera dans une pension de famille. En janvier 1929, Rolinka, qui est venu la voir plusieurs fois au cours des trois mois précédents, s'installera à Cologne.

Alice et Rolinka ne se décideront pas à se marier. Elle est mal payée et lui n'a qu'un petit salaire de journaliste. Ils jugent leurs ressources insuffisantes pour fonder un foyer.

Un jour de l'année 1933, Alice reçoit une lettre de son père qui l'informe que sa mère doit subir une grave opération. Très inquiète, elle revient à Bruxelles où elle trouve sa maman en bonne santé. Son père l'a donc trompée pour qu'elle rentre enfin au bercail !

Restée en Belgique, Alice correspondra assidûment avec Rolinka.

Le 10 mai 1940, elle part avec ses parents en voiture pour un exil qui durera jusqu'au mois de février 1945. Elle habitera Toulouse où elle trouvera du travail. Ses parents





vivront près de Cahors. Le 8 mai 1945, le père d'Alice décède, à Bruxelles, dans sa soixantième année.

En 1950, Alice fait un mariage de raison. C'est à Toulouse qu'elle a connu son mari. Celui-ci, qui est belge, habitait alors dans le Sud-Ouest de la France.

Deux ans plus tard, elle verra Rolinka sur le trottoir de la rue Royale alors qu'elle passe en autobus devant le Palais royal des Beaux-Arts...

Rolinka est mort à Bruxelles le 24 mars 1952...

La nécrologie du *Soir* a informé Alice de la disparition de son unique amour et lui a permis de savoir qu'il était enterré au cimetière de Bruxelles, à Evere.

Elle ira fréquemment se recueillir devant sa sépulture. Elle déposera des myosotis et émiettera du pain. Dans un émouvant poème qu'elle possédait, Rolinka avait exprimé le souhait que ces fleurs et des miettes de pain pour les oiseaux soient déposées sur son tombeau.

Geneviève termine l'histoire d'Alice et Rolinka en transcrivant ce fameux poème.

### **Quatrième récit : Rita et Jean-Jacques Gailliard**

En 1927, Rita, la sœur d'Alice, obéit à la vocation artistique : elle entre à l'Institut Supérieur des Arts Décoratifs<sup>3</sup>, installé dans l'ancienne abbaye de la Cambre.

Dans le milieu artistique bruxellois, elle rencontrera le peintre Jean-Jacques Gailliard. Elle s'éprendra de cet artiste qui partagera ses sentiments et elle voudra l'épouser. Son père s'opposera à un mariage qui la « déclasserait » et l'unirait à un homme ayant dix-neuf ans de plus qu'elle. Rita cédera aux pressions paternelles et renoncera à épouser Jean-Jacques.

Quelques années plus tard, elle le revoit. Faisant fi des qu'en-dira-t-on, elle prend la décision de vivre avec lui. Bientôt, elle attend un enfant.

Le 24 décembre 1938, Rita et Jean-Jacques se marient. Geneviève, l'enfant attendu, naît le 29 décembre. Une seconde fille, Isabelle, naîtra le 8 novembre 1941.

« Ma sœur et son mari étaient heureux », dit Alice. Ils furent toujours très unis.

Jean-Jacques est mort en 1976, Rita en 1995.

### **Cinquième récit : La guerre 1940-1945**

Aux premières heures de l'invasion allemande, le 10 mai 1940, Alice quitte précipitamment l'hôpital où elle vient d'être opérée des amygdales. Ses parents et elle prennent aussitôt la route et s'insèrent dans l'exode des civils fuyant les troupes allemandes. Après s'être arrêtés à Furnes, près de La Panne, ils traverseront la France. Vingt-deux jours après leur départ de Bruxelles, ils seront à Toulouse.

Geneviève Gailliard rapporte la relation très détaillée que faisait sa tante Alice de la vie qui était la sienne dans cette ville et de la vie de ses parents à Saint-Céré, un bourg situé à proximité de Cahors.

Alice et ses parents se sont trouvés, pendant près de deux ans et demi, en « zone libre ». À partir du mois de novembre 1942, cette partie de la France sera occupée par l'armée allemande.

À peine arrivés à Saint-Céré, les Allemands se lanceront à la recherche d'armes qui seraient cachées chez les habitants. Ils n'en trouveront pas dans la chambre où vivent les parents d'Alice !

Celle-ci connaîtra quelques moments d'inquiétude pour sa sécurité durant le reste de son exil à Toulouse, mais elle aura plus de peur que de mal.

Quelques semaines après le retour à Bruxelles, le père d'Alice mourra, le 8 mai 1945. Ruinée, Lily, la mère d'Alice, vivra dans la précarité jusqu'à son décès en 1968.

---

<sup>3</sup> Cet institut venait d'être fondé par le grand artiste et architecte Henry Van de Velde (note du lecteur).



## Vincent Dubois, *Entrer sans le vouloir en politique*

Tome 3

80 pp. dactylographiées + annexes

[APA-Bel n° 152]

*Écho : Nadine Hardt-Dekock*

### **1975-1976**

Socialiste depuis trente ans, Vincent Dubois participe à un groupe de réflexion sur l'organisation du pays pour le cas où le parti reprendrait le pouvoir.

Il est aussitôt distingué par la collaboration qu'il apporte à l'organisation des Voies navigables et proposé, dès que possible, à participer au cabinet de Guy Mathot, jeune ministre de trente-six ans (Travaux publics et Affaires wallonnes).

C'est alors une longue suite de descriptions du travail au cabinet entrecoupées de descriptions des mœurs de l'époque (cela a-t-il tellement changé ?) : bureaux vandalisés par les précédents détenteurs des lieux mais reconstruits aussitôt avec luxe par la Régie des Bâtiments, présence obligatoire d'une secrétaire qui intercepte tout : courrier, téléphone, factures... Elle lui enseigne la façon d'éconduite poliment des demandes qui ne sont pas dans la ligne...

Comment jouer avec les lois et règlements, comment arriver à ses fins malgré eux et par eux et jauger son rôle dans l'ensemble des rouages administratif : voilà quelques-uns des nouveaux apprentissages auxquels sera soumis ce nouvel arrivant.

Les horaires ont aussi de quoi surprendre : parfois la nuit doit y passer, le ministre n'est pas toujours là où on l'attend ni à l'heure convenue. Parfois, les menaces pleuvent de la part de la population et un permis de port d'arme n'est pas superflu. En quel pays vivons-nous ?

À peine a-t-il trouvé ses marques que voilà un changement de gouvernement et un changement d'attributions pour lui. Le voilà chef de cabinet adjoint de Guy Coëme avec d'autres attributions et une nouvelle équipe, bien sûr. Le voilà dépouillé aussi de sa secrétaire et de sa voiture de fonction. Démission !

Il décide alors d'organiser sa vie autour de la construction d'une maison et de l'aménagement d'un jardin dans la commune de Gerpennes. C'est le début d'une nouvelle vie...

Il s'intègre de plus en plus à la vie locale (dont la marche Sainte-Rolande) jusqu'au jour où le PS local vient frapper à sa porte.

### **Le PS local**

C'est la vie de la politique locale qui l'occupera désormais : préparation de l'« après élections », de tracts électoraux, campagne. Il sera élu en tant que conseiller communal de l'opposition.

Escarmouches : le budget communal, les missiles à Florennes, le classement de l'hôtel communal, l'installation électrique de l'église de Gerpennes, les inondations du 24 août 1987, tout est occasion de débattre à la Clochemerle...



## ***Arrivée de Roland Marchal***

C'est un jeune homme très habile à préparer des animations, à aider les ayants droits. Il cherche à faire de la politique, mais comment ? Vincent Dubois lui ménage un entretien avec Philippe Busquin. Il est accepté au PS et assure Vincent qu'il deviendra bourgmestre. Ce qui fut fait, après moult péripéties, certaines, connues et racontées, et d'autres, probablement inconnues encore à ce jour.

## ***Bourgmestre malgré lui***

La vie d'un bourgmestre présente des aspects festifs fort agréables : mariages et même divorces, fêtes officielles, certaines fêtes folkloriques (Sainte-Rolande).

Mais il lui incombe aussi des devoirs pas toujours de nature à faire régner la paix dans le village. Le bourgmestre doit donc louvoyer entre les différentes tendances. Mauvaises volontés parfois qui attendent un changement de couleur politique du bourgmestre pour se débloquent.

Une bonne entente idéologique entre le bourgmestre et le chef du corps de police est bien nécessaire pour venir à bout des problèmes les plus évidents.

Pour l'obtention de crédits, son passage par les cabinets ministériels a permis de résoudre certaines situations, mais pas toutes, malheureusement.

Gestion du personnel ouvrier (on est parfois à deux doigts de la grève), administratif, des pompiers (qui va payer ?), agricole... tout cela n'est pas de tout repos.

De plus, découverte de cadavres dans le placard, aide à la gestion du club sportif.

Et, pour finir, une circulaire sur la gestion des cumuls... qui ne vise que les retraités !

Il doit quitter son poste de bourgmestre ou renoncer à la présidence du port autonome de Charleroi.

Il est clair qu'un natif de Gerpinnes brigue le poste de bourgmestre. Vincent Dubois terminera son mandat mais n'en aura pas un second.

Entre-temps, des expéditions se préparent un peu partout en Belgique pour venir en aide aux Roumains particulièrement démunis. Une collecte de vivres et de vêtements est organisée dans le village et stockée dans un entrepôt à Charleroi. Elle disparaîtra avant qu'on n'ait pu organiser le transport vers la Roumanie.

Les élections arrivent. Vincent reste conseiller communal et reçoit des fleurs, félicitations de plusieurs personnes qu'il pourra glisser dans les mémoires qu'il est en train d'écrire.

Il y manque beaucoup d'enseignements et de considérations d'ordre philosophique et social. Mais il laissera tout cela à l'appréciation des lecteurs.

« Sans autre conclusion, je terminerai donc ici, satisfait du travail accompli, bien qu'inachevé. »

Divers documents terminent ce tome :

- Notes sur Julien Lahaut
- Détails sur la loi Vandervelde
- Notes sur l'Amazonie brésilienne
- Inondations du 24/08/1987
- Diverses photos et planches



## Geneviève Gailliard, *Autour de Jean-Jacques Gailliard*

Tome 2

Manuscrit de 65 pp. A4, photos

[APA-Bel 157]

*Écho : Jean Nicaise*

Geneviève, fille aînée de J.-J. Gailliard, décrit d'une plume alerte de nombreux épisodes de la vie de ses parents. Le premier tome a fait l'objet d'un écho par Raymond Du Moulin.

Six chapitres d'une grande écriture très lisible divisent le tome 2, rédigé sur un cahier aux feuillets quadrillés. 1. Les amis de mes parents ; 2. Ses élèves ; 3. Mon père et son art ; 4. Sa foi ; 5. J.-J. Gailliard et ses petits-enfants ; 6. La fin de Rita Gailliard. Un dernier chapitre n'est pas annoncé ; ce sera « Mon enfance, ma jeunesse », survolées en huit pages. En appendice, « Ouverture de l'exposition d'œuvres de J.-J. Gailliard à l'Armorial, le 5 mai 1978 ». Le récit s'adresse aux enfants de l'auteur.

« 1<sup>er</sup> février 1978. C'est un jour triste, nous revenons des funérailles de Stan Jasinski. » C'est l'incipit du manuscrit. Les premières pages évoquent cet architecte florissant, grand ami du peintre J.-J. Gailliard que l'art n'enrichit pas. Parmi les nombreux personnages de ce chapitre, Stan est le favori de Geneviève. Elle est souvent reçue dans le vaste appartement qu'il occupe avec sa femme Margot et leur fille Nadine. Ils invitent Geneviève aux sports d'hiver. « Les vacances étaient un cadeau. Mes parents n'auraient jamais pu me les offrir. »

Néanmoins, ceux-ci reçoivent beaucoup dans leur logement étriqué ; on y compte parfois quinze personnes du monde artistique, littéraire et politique. Citons entre autres : Somville, Maurice Carème, le ministre Mundeleer, le peintre et « anti-calotin » René Choprix ; Maman recommandait à Geneviève et à Isabelle, sa sœur cadette, de ne pas parler de l'école (catholique) ni de l'église en sa présence ; on rencontre aussi l'aristocratique Kervin de Marcke Ten Driessse, auteur des pittoresques *Fables de Pietje Scramouille*, petit « ketje » des Marolles, quartier populaire de Bruxelles. Michel de Ghelderode reçoit la petite famille dans un fauteuil qu'il ne quitte jamais ; James Ensor, chapeau vissé sur la tête, à Ostende. Viennent aussi Raymond Duncan, le frère de la célèbre Isadora et, *last but not least*, notre prince Charles vieilli et alcoolique. La page qui le décrit est d'anthologie. Car, avec un sens aigu de l'observation et une mémoire étonnante, Geneviève, en fille de peintre, rédige de vivants portraits des amphitryons. En outre, des photos montrent le prince Charles un verre à la main, reçu lors d'un dîner du nouvel an ; Lollobrigida, que J.-J. dessine, et encore Paul Delvaux, Simenon et Théo Lefebvre...

J.-J. Gailliard était un professeur exigeant : « Le dessin avant tout, c'est comme quand vous faites de la musique : d'abord des gammes. » L'art de ce père admiré est analysé avec un enthousiasme communicatif. « Il était un poète du trait, un Liszt, un Paganini du dessin... un musicien de la couleur. »

En dehors de la famille, il ne faisait pas étalage de sa foi catholique, quasi mystique ; mais il voulait transmettre sa religion à ses deux filles : messe le dimanche, parfois trouvée un peu longue par Geneviève, conversations sur Dieu et Jésus. Dans son atelier, son « antre » où nul autre n'entrait, il lisait la Bible tous les jours. Il en commentait certains versets en famille. Cependant, il était d'une tolérance rare à l'égard de tous ceux qu'il recevait avec patience, sans distinction d'opinion ou de statut social : mêlés aux chrétiens, des francs-maçons, des Juifs, des athées, une « écrivaine » à allure de clocharde et même des « emmerdeurs » (*sic*).



Il était un bon-papa gâteau. Trois pages émouvantes le présentent exerçant l'art d'être grand-père. Illumine un amour réciproque une photo de Laetitia, trois ans, souriant à son Bon-Papa, peu de temps avant sa mort, en 1976.

Les enfants « aiment beaucoup leur grand-mère, bien qu'il leur arrive de la trouver chiante » parce qu'elle fait des remarques sur leur accoutrement d'adolescents dans le vent et probablement sur leur langage peu académique.

Le chapitre « La fin de Rita Gailliard » relate avec sobriété son décès, survenu en 1995. Deux pages sont consacrées à cette maman, épouse aimante et effacée, chargée de l'intendance. Son inaltérable dévouement permit au mari de se consacrer à son art. Curieusement, le faire-part annonce « le décès de Madame Jean-Jacques Gailliard » sans évoquer son nom de jeune fille. Cette fille d'une famille très aisée s'était effacée devant son grand rêveur de mari.



## Qui sommes-nous ?

S'inspirant de l'exemple d'un réseau européen d'organisations sœurs, l'APA-Bel vise :

- à sauvegarder dans un Fonds les fragments de mémoire individuelle et collective consignés dans des documents autobiographiques non publiés ;
- à faire vivre ce Fonds ;
- à organiser des activités liées à l'autobiographie.

Le Fonds de l'APA-Bel est conservé à la bibliothèque-médiathèque Le Phare de la commune d'Uccle-Bruxelles, qui est aussi le siège des activités de l'Association.

Tous les documents sont lus, indexés et archivés. Les échos de lecture sont publiés chaque année dans ce garde-mémoire.

---

L'**APA-Bel** est une **ASBL** fondée en septembre 2002 par Beatrice Barbalato, Agnès Bensimon, Michèle Piron, Marcel Stelzer, Véronique Vallé, Louis Vannieuwenborgh et Rolland Westreich.

Le conseil d'administration se compose de :

**Beatrice Barbalato**

**Agnès Bensimon**

**Annick Maquestiau**

**Albert Mingelgrün**

**Rolland Westreich.**

### **Comité d'honneur et de soutien :**

Gilles Alvarez, ancien président APA, France

Lionel Bourg, écrivain, France

Monique Dorsel, directrice du Théâtre Poème, Bruxelles

Philippe Lejeune, professeur, co-fondateur APA, France

Annick Maquestiau, directrice de la bibliothèque Montjoie, Bruxelles

Jacques Martroye de Joly, ancien échevin de la Culture, Uccle-Bruxelles

Pierre Mertens, écrivain, Bruxelles

Albert Mingelgrün, professeur ULB, Bruxelles

Anne Morelli, professeur ULB, Bruxelles

Marc Quaghebeur, professeur UCL, directeur des Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles

Jacques Sojcher, philosophe, Bruxelles

Yvon Lammens, cinéaste, Bruxelles

### **Membre associée**

Agnieszka Pantkowska, professeure de littérature francophone à Poznan, Pologne





## Un réseau européen

*Les Archives du Patrimoine autobiographique – entre mémoire et avenir* font partie d'un réseau européen d'associations similaires, dont voici les principales. Le site de notre sœur aînée française est une véritable mine d'informations pour tout ce qui touche à l'autobiographie, ainsi que celui de Philippe Lejeune « Autopacte » à <http://www.autopacte.org>.

### **France : Association pour l'Autobiographie** et le patrimoine autobiographique **(APA)**

Adresse : La Grenette, 10 rue Amédée-Bonnet, 01500, Ambérieu-en-Bugey, France

Téléphone: 33 (0)4 74 38 37 31;

Courriel : [grenette@wanadoo.fr](mailto:grenette@wanadoo.fr)

Fondateur : Philippe Lejeune

Responsables : Philippe Lejeune – Denis Dabbadie

Site internet : <http://sitapa.fre.fr>

### **Italie: Archivio Diaristico Nazionale**

Adresse : Piazza Plinio Pellegrini 1, 52036 Pieve S. Stefano (AR)

Téléphone. : 39 (0)575. 797730 ; Fax 39 (0)575 799810

Courriel : [adn@archiviodiari.it](mailto:adn@archiviodiari.it)

Fondateur : Saverio Tutino

Responsable : Loretta Veri

Site internet : <http://www.archiviodiari.it/>

### **Allemagne: Deutsches Tagesbuch Archiv**

Adresse : Am Markplatz 1, D-79312 Emmendingen

Téléphone : 49 (0)7641-574659 / 49 (0)7641-51907

Courriel : [dta@tagebucharchiv.de](mailto:dta@tagebucharchiv.de)

Responsable : Frauke von Troschke

Site internet: <http://www.tagebucharchiv.de/>